

Préface
de Roh Kyeong-Shik

UNE PIPE À LA BOUCHE,
UN VERRE À LA MAIN...

C'est à la demande de Han Yumi et Hervé Péjaudier, qui ont traduit et publié trois de mes pièces en français¹, que j'ai le plaisir de rédiger cette préface à la traduction française d'*À la soupe !*, de Lee Gun-Sam. Lee Gun-Sam avait dix ans de plus que moi, il était un aîné respecté que j'ai toujours appelé *sonsaengnim*, « maître », mais cela ne nous empêchait pas d'avoir des relations amicales dénuées d'affectation et de boire ensemble en bons camarades.

Lee Gun-Sam était d'un tempérament à la fois modeste et ouvert à la découverte de l'autre, et il préférait à celle de ses aînés la fréquentation de gens plus jeunes que lui, ce qui a fait que j'ai pu le voir autant. Du groupe de cadets que nous formions autour de lui, il disait : « Tous ces jeunes artistes qui s'efforcent d'établir en Corée un véritable théâtre en affrontant les difficultés et en surmontant les égoïsmes me remplissent d'un courage infini. » Lee Gun-Sam mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et avait une carrure impressionnante : on aurait dit une sorte de colosse. Il était très puis-

1. Roh Kyeong-Shik, *Un pays aussi lointain que le ciel*, (suivi de *Le train pour Séoul* et de *Le Souffle des siècles*), collection « Scènes coréennes », Éditions Imago, 2004.

sant, et je ne l'ai jamais vu perdre une partie de bras de fer. En même temps, il avait le souci de son élégance et prenait soin de marier au mieux les couleurs de ses habits. C'était un bon vivant qui tenait bien l'alcool et ne quittait jamais sa pipe. Je le revois, mordillant le tuyau de sa pipe qui embaumait la pièce d'effluves d'un tabac occidental, en tenant à la main un verre d'alcool. Parfois, il lui arrivait de quitter son habituelle pipe au long tuyau traditionnel au profit d'une belle petite pipe en ivoire, mais dans tous les cas il fumait comme une cheminée, sans se poser la question de savoir si cela pouvait incommoder ou non l'entourage. Pour le verre d'alcool, il était généralement rempli d'un *soju* assez fort, sauf en fin de soirée, où il terminait toujours par du scotch. Il ne tenait aucun compte de l'état d'ébriété plus ou moins avancé de ses compagnons quand il continuait à les entraîner dans un autre bar, ou même à son domicile, c'était comme ça que ça se passait, avec lui.

Durant les années 60 et 70, à cause du couvre-feu, on devait rester dormir chez lui, et le lendemain matin sa femme nous préparait une délicieuse soupe spéciale destinée à soigner les « gueules de bois » les plus carabinées. Nous qui ne connaissions que trop bien ses habitudes, nous en étions réduits à inventer n'importe quel prétexte pour tenter de nous éclipser tant que nous le pouvions encore. Comme me dit une fois sa fille, tout ce qu'il faisait dans sa vie était lire, écrire, boire et voyager.

Un hiver de l'année 2001, deux ans avant sa mort, Lee Gun-Sam reçut le prix littéraire Daesan pour sa pièce intitulée *Hwaryohan woechul* (« Une superbe sortie »). Cette œuvre, qui raconte l'histoire d'un vieux professeur qui a travaillé comme coach de volley-ball dans un lycée pendant plus de trente ans et qui jusqu'à la retraite met tout son orgueil à refuser la moindre compromission, me semble bien refléter son histoire personnelle. Quand je suis allé le saluer, le jour de la

cérémonie de remise de son prix, il me dit, avec son accent de la région de P'yong'an, puisqu'il a gardé toute sa vie cet accent de son Nord natal : « Yaaa, te voilà, l'écrivain, alors, c'est mon aîné, qui vient me voir, yaaa, ha ha ! », et il m'a serré les mains et m'a enlacé en éclatant de rire. En fait, sa plaisanterie venait de ce que j'avais obtenu ce prix juste deux ans avant... Je revois cette scène comme si c'était hier.

Il y a longtemps déjà, Mr Yoo Min-Young, historien du théâtre, disait que Lee Gun-Sam était « un écrivain qui a insufflé la modernité sur des scènes de théâtre qui avant lui étaient confinées dans le réalisme ». Il est vrai que la plupart de ses œuvres peuvent être qualifiées d'« antiréalistes », en particulier grâce au décalage qu'il a, en pionnier, imposé sur les scènes coréennes, par son humour, son sens de la plaisanterie et son goût de la satire. Dès sa première pièce, *À la soupe !*, en 1966, on voit son système se mettre en place. La satire sociale est brutale, qui montre comment plus le personnage principal grimpe dans la hiérarchie, plus il dégringole l'échelle des valeurs morales, dans une société en pleine déstructuration des rapports humains. À ce propos, Lee Gun-Sam disait : « Pourquoi j'ai écrit cette pièce ? À cause de la fureur que je ressentais dans les années 60 contre cette société où les valeurs morales et le bon sens étaient cul par-dessus tête. »

Lee Gun-Sam a laissé plus de soixante pièces, écrites sur plus de quarante ans de carrière, ce qui n'est pas négligeable. Il était né à Pyongyang, bien avant que cette ville ne devienne la capitale du Nord d'une Corée divisée. Après le 15 août 1945¹, il est descendu vers le sud, tout seul, sans un sou, avec la passion des études. Avant trente ans il était déjà

1. Date de la libération de la Corée après quarante ans d'occupation japonaise ; la partition officielle de la Corée n'aura lieu que plus tard, mais elle était de fait partagée entre les zones d'influence des deux armées libératrices, soviétique au nord, américaine au sud.

professeur des universités. Lui, qui s'était fait tout seul, a consacré ses quarante ans de carrière à former les autres. Ce fut un pédagogue à qui des générations d'étudiants sont redevables. Lee Gun-Sam (1929-2003) a laissé une femme et deux filles. Une de ses filles, qui a étudié en Angleterre, exerce aujourd'hui en Corée son métier de scénographe, et son mari est professeur de théâtre. En 2008, cinq ans après sa mort, grâce à ses élèves et ses amis, est paru son théâtre complet en six volumes. Je tiens à féliciter ici tous ceux qui ont rendu possible la publication de cette pièce en français.

Roh Kyeong-Shik